

Conférence Prix de La Nouvelle 2021

Correspondance avec Les femmes de sa vie

Intro

George Sand est, sans conteste, l'une des plus grandes épistolières françaises. Grâce à Georges Lubin, qui lui a consacré les trente dernières années de sa vie, nous disposons de plus de vingt mille lettres en vingt-six volumes, auxquels il faut ajouter un vingt-septième, intitulé *Lettres retrouvées*, collectées par Thierry Bodin.

En outre, beaucoup de correspondances croisées ont fait l'objet de publications particulières.

J'ai moi-même travaillé sur les lettres échangées entre George Sand et Victor Hugo, entre Gustave Flaubert et Eugène Delacroix.

Cette correspondance est passionnante pour de multiples raisons : sa diversité, son envergure, son amplitude... Elle couvre tout le XIXe siècle et tous les domaines : intimité familiale, relations amicales ou amoureuses, politique, art, littérature, religion, jardinage ou voyages, botanique ou médecine, réflexion philosophique ou âpres discussions avec les éditeurs... Elle est une source infinie de renseignements sur la femme et l'écrivaine, mais aussi sur le siècle entier.

Parmi ses milliers de correspondants, on trouve une majorité d'hommes. Quoi de plus normal ? George Sand occupe une place importante, voire centrale, dans l'histoire de son siècle. Or, à cette époque l'espace

public est essentiellement masculin ; elle-même, pour y jouer son rôle, a pris une identité d'homme

Pourtant, si dans ses romans, ses articles de presse, voire son autobiographie, elle endosse très souvent une identité masculine, dans sa correspondance le « je » est bien féminin, même derrière le masque du « vieux troubadour » qui s'adresse à Flaubert.

D'ailleurs, après la mort de son amie, Flaubert écrit à Melle Le Royer de Chantepie : « Il fallait la connaître comme je l'ai connue pour savoir tout ce qu'il y avait de féminin dans ce grand homme ».

J'ai voulu, à travers cette inextricable forêt, tracer un parcours féminin en recensant quelques correspondantes qui jouèrent un rôle majeur dans sa vie et influèrent sur son évolution personnelle: les trois destinataires les plus célèbres, Marie d'Agoult, Pauline García-Viardot et la sulfureuse comédienne Marie Dorval, mais aussi des femmes de son entourage familial : sa mère, sa grand-mère, des compagnes de couvent comme Émilie de Wismes ou les sœurs Bazouin, , des rencontres de voyages comme Zoé Leroy...

Ces lettres adressées par une femme à des femmes nous permettent de pénétrer plus avant dans les secrets de l'âme et du cœur de celle qui, bien qu'elle se fût toute sa vie assumée comme chef de famille, écrivain et journaliste engagé, et qu'elle ait revendiqué le statut de « camarade Sand », comme disait Balzac, cachait sa fragilité sous une carapace androgyne. C'est l'être profond de George Sand qui se révèle ici dans ce qu'il a

de plus audacieux, de plus original, mais aussi de plus fragile.

Le choix de ces lettres, forcément subjectif, a été guidé par ce que j'ai cru y déceler de révélateur quant à la psychologie riche et complexe de cette personnalité hors du commun.

Sa Mère

Pour comprendre George Sand, il faut remonter à l'enfance. Nous savons qu'elle a perdu son père à 4 ans et qu'elle a été élevée par sa grand-mère ; celle-ci, après la mort du père, paya une pension à sa belle-fille, Sophie-Victoire, en échange de quoi elle se chargeait exclusivement de l'éducation de la petite Aurore. Autant que la perte du père, ce fut l'absence de la mère qui créa en George Sand cette fêlure indélébile, cette blessure inhérente à sa nature profonde.

Les lettres de l'enfance sont évoquées, voire réinventées par l'écrivaine dans *Histoire de ma Vie*, et le fait qu'elle leur accorde tant d'importance est révélateur : amour fusionnel de l'enfant et indifférence de la mère.

Episode de la lettre d'adieu lors de leur séparation est bouleversant : lettre qui n'eut pas de réponse. (cf. Proust et le passage si célèbre du baiser maternel)

Elle rapporte aussi par exemple comment sa mère juge sévèrement l'une de ses premières tentatives d'écriture « vers l'âge de 12 ans » : « **On envoya à ma mère une de mes descriptions pour lui faire voir comme je devenais habile et savante. Elle me répondit : “Tes**

belles phrases m'ont bien fait rire, j'espère que tu ne vas pas te mettre à parler comme ça." Je ne fus nullement mortifiée de l'accueil fait par elle à mon élucubration poétique ; je trouvai qu'elle avait parfaitement raison, et je lui répondis : "Sois tranquille, ma petite mère, je ne deviendrai pas une pédante, et quand je voudrai te dire que je t'aime, que je t'adore, je te le dirai tout bonnement comme le voilà dit." »

A 17 ans , alors qu'elle vient de sortir du couvent, et qu'elle est devenue la garde-malade de sa grand-mère, elle répond aux accusations que lui a adressées sa mère dans une lettre au ton froid voire glacial – c'est la première fois qu'elle la vouvoie. elle insiste sur la bonté, la sagesse de sa grand-mère et sur la tendresse que celle-ci lui porte, comme pour faire comprendre à sa mère qu'elle n'a pas le droit de lui faire des reproches, elle qui ne l'a pas élevée. *« pour me juger ainsi il faudrait me connaître, et vous porteriez alors un jugement certain sur mes manières, mais j'ai auprès de moi une grand-mère qui, toute malade qu'elle est, m'observe avec assez de soins et de tendresse pour s'en être aperçue et qui n'aurait point négligé de me corriger si elle m'eût trouvé les manières d'un hussard ou d'un dragon. »*

La femme à qui elle écrit n'est plus celle dont elle a eu tant besoin. Mais l'a-t-elle jamais été ? Aurore ne s'est-elle pas inventé la mère dont elle rêvait, comme elle s'est inventé à Nohant le dieu Corambé pour justement compenser l'absence de cette mère ?

Toute sa vie elle va espérer que sa mère vienne à Nohant, elle la supplie de venir pour elle et pour ses enfants : *« Il y a une chose sur laquelle je ne prends pas aussi facilement mon parti : c'est d'être éloignée de vous à qui je serais si heureuse de présenter mes enfants, et que je voudrais pouvoir entourer de soins et de bonheur. Vous m'affligez vivement en me refusant sans cesse le moyen de m'acquitter d'un devoir qui me serait si doux à remplir moi-même. »*

Sophie-Victoire, même inconsciemment, ne peut considérer comme sa fille, celle qui a été élevée par Mme Dupin de Francueil et au couvent des Dames Anglaises. Pour elle, sa vraie fille c'est Caroline, la demi-sœur de George Sand. Elle est très souvent auprès de celle-ci et de son petit-fils Oscar Cazamajou et malgré sa tristesse George Sand ne montre jamais aucune jalousie envers cette famille qui, en quelque sorte, lui « vole » cette mère dont elle aurait tant besoin : *« quand vous écrirez à Caroline dites-lui que je l'embrasse de toute mon âme ainsi que le bon petit Oscar qui était si aimable et si caressant avec moi. » -*

« Je remercie tendrement Caroline non pas des soins qu'elle vous donne, elle obéit à son cœur et sa récompense est en elle-même, mais de m'avoir écrit une bonne et affectueuse lettre, pleine de nouvelles heureuses qui m'ont rendu la vie. »

Elle restera d'ailleurs toujours en contact avec les Cazamajou.

Elle ne choisira jamais entre cette mère qui lui a tant manqué et sa grand-mère qui lui a tant donné.

Sa grand-mère

Si, comme nous l'avons déjà dit, Mme Dupin de Francueil est responsable de l'absence de la mère et du manque profond que cette absence suscita chez George Sand, en revanche c'est à elle que cette dernière doit une éducation artistique, une liberté de pensée toute voltairienne, mais surtout ce goût pour la nature et cet amour de Nohant que sa grand-mère lui a légué comme un trésor. On ne possède pas les lettres que George Sand écrivit à sa grand-mère toutes les semaines lorsqu'elle était au couvent des Augustines, mais Georges Lubin a inséré au début du premier volume de la Correspondance quelques lettres de la vieille Dame :

« Pour Nohant que tu regrettes si vivement, je t'ai vue t'y ennuyer beaucoup, te plaindre de n'avoir ni compagne ni maître. Je t'ai donné tout cela ma fille, mais tu aurais voulu ce que tu as sans quitter Nohant, c'était impossible, tu y reviendras et alors tu connaîtras le prix d'une habitation charmante, bien soignée, parfumée de fleurs. » - « Et mes hirondelles dont je ne te parle pas, qui sont dans une guerre terrible avec des pierrots, je prends le parti de mes petites amies, je me bats avec ces intrus, je défais leur pailler, je casse leurs œufs, enfin je fais rage. Je crois que j'aurai la victoire, ne me trouves-tu pas un peu folle ? » - « Toute ma châtelainie te salue, Barbara te remue la queue, mes chiens en font autant, et Minet te fait gros dos. Mon pauvre sans-queue mange toutes mes groseilles blanches, sa femme couve sur son toit

de chaume, où elle a fait un trou, je ne sais comment elle fera descendre ses petits, on leur donnera le bras. »

Les mots ne sont-ils pas déjà ceux que l'on trouvera sous la plume de George Sand ? On perçoit parfaitement tout ce que George gardera de son enfance à Nohant et de l'éducation de sa « Bonne-Maman » qui lui a transmis une force vitale qui lui permettra de surmonter toutes les épreuves.

Les amies de couvent

Aurore quitte le couvent des Augustines le 12 avril 1820
Au cours des années 1820 et 1821 la correspondance de George Sand est exclusivement féminine. L'année 1822 est celle de la mort de sa grand-mère et de son mariage ; au cours de cette année elle écrit fort peu.

A ces amies elle va confier sa solitude et sa mélancolie

Emilie de Wismes « *assise au coin de mon feu, je crache sur mes tisons. Je repasse dis-je le passé, le présent, l'avenir [...] je fais des réflexions d'anachorète pour le moins* » - « *Eh bien je suis assez bête pour préférer ma solitude à tous les plaisirs « mondains », et cela je ne crois pas que ce soit par scrupule (c'est une maladie dont je suis revenue), c'est par goût. Quelle conversation vaut celle de mes livres ? Quelle société , quels plaisirs, seront aussi doux pour moi qu'une belle campagne ?* » On est surpris de constater à quel point ces lettres de début

d'une vie ressemblent à celles de l'âge mur, ou même à celles de la vieillesse (celles qu'elle adresse à Flaubert par exemple).

On y retrouve aussi une volonté de se cacher coûte que coûte ses désillusions et ses déceptions : « *Mon cher Casimir est le plus agissant de tous les hommes, il ne fait qu'entrer, sortir, chanter, jouer avec ses enfants ; à peine si le soir je puis obtenir une ou deux heures de lecture. Mais j'ai lu quelque part que pour s'aimer parfaitement il fallait avoir des principes et des âmes semblables avec des goûts et des habitudes opposés. Je suis tentée de le croire, et d'ailleurs je ne sais pas si je pourrais aimer mon mari davantage s'il était poète ou musicien. Je ne crois pas que cela me fût possible.* »

Les sœurs Bazouin et surtout Jane

Il s'agit là d'une correspondance croisée et d'une amitié « tricéphale ». Aimée, Chérie et Jane.

Chérie va mourir jeune, et c'est surtout l'amitié avec Jane qui va s'avérer intéressante à plusieurs titres. C'est elle qui va susciter par deux fois les talents littéraires de la future George.

Jane va être à l'origine de deux événements d'une importance extrême dans la vie de George Sand :

D'abord c'est grâce aux sœurs Bazouin qu'elle va se rendre à Cauterets en 1825. Et à Cauterets elle va rencontrer un groupe de jeunes bordelais parmi lesquels se trouvent Aurélien de Sèze. Et Zoé Leroy. Amour exalté et platonique pour lequel elle va réinventer « La

Nouvelle Héloïse » : Julie c'est elle, Saint-Preux c'est Aurélien, M ; de Wolmar c'est Casimir et c'est à Zoé Leroy qu'elle confie le rôle de Claire, l'amie de Julie. Et cette aventure va déboucher sur un premier essai littéraire : *Les lettres à Aurélien*

Emportée par ce tourbillon de passion elle va abandonner ses amies beaucoup trop sages Aimée et Jane qui en souffriront. Elles vont rester plusieurs mois sans s'écrire puis Aurore finira par écrire le 16 octobre une longue lettre de justification embarrassée et de mauvaise foi à laquelle Jane va répondre par une lettre cinglante qui se terminait ainsi: « *Adieu Aurore, sois heureuse ; mais si tu veux que tes amies le soient aussi ne change pas à leur égard comme tu as fait au mien.* » Pourtant au reçu de la lettre d'Aurore du 15 décembre, elle pardonne : « *Il y a un siècle que je n'avais causé avec toi à mon aise et amicalement. Oh Pourquoi a-t-il fallu cette...Remettons-nous peu à peu, reprenons notre train-train d'autrefois, aimons-nous toujours mais que l'inégalité de caractère n'ait pas d'influence sur le cœur.* »

Et le 20 juillet 1829 Jane demande à Aurore d'écrire pour elle « un volume ». Elle est enceinte, obligée de garder la chaise longue et s'ennuie : « *Ecoute pour réparer ta méchante et ingrate conduite envers moi – [Aurore n'a pas écrit depuis longtemps] – ce n'est pas une simple lettre que je te demande c'est un volume. Je te laisse choisir de m'envoyer cela en prose ou en vers, que ce soit un Voyage, un Roman si tu veux, quelque chose de gai ou de triste, n'importe, enfin je*

veux une production de toi, quelque chose de toi. Voilà tout. » Elle provoque chez Aurore l'envie d'écrire et le plaisir qu'elle va en retirer. Dans deux longues lettres à son amie, Aurore démonte le mécanisme de la création romanesque qui sera celui de la romancière qu'elle va devenir : un patchwork de détails réalistes empruntés à la réalité quotidienne et recomposés dans le creuset de l'imagination. Elle confesse aussi la grande part d'elle-même qu'elle a mise dans ce récit : « *Mon désir a été de te faire lire dans tous les petits coins de mon âme.* » et l'on ne peut s'empêcher de penser à sa réaction de révolte, plus de trente ans plus tard, lorsque son vieil ami Flaubert déclarera qu'on ne doit mettre ni son cœur ni ses opinions dans son œuvre. Cette production s'intitule « *La Marraine* » et n'a jamais été publiée. Le manuscrit se trouve à la bibliothèque de l'Institut.

Après cet échange important la vie va se charger de les séparer. Mais Jane a contribué, sans le vouloir et sans s'en douter, à faire émerger chez Aurore l'écrivaine qu'elle va devenir. Après « *La Marraine* » Aurore va passer à la vitesse supérieure et devenir George Sand.

Zoé Leroy

C'est une amie d'Aurélien de Sèze. Aurore lui fait partager, quasiment malgré elle, la grande aventure sentimentale platonique qu'elle connaît avec Aurélien. C'est pour Zoé, ou plus exactement pour se rapprocher d'Aurélien par l'intermédiaire de Zoé, qu'Aurore abandonne Aimée et Jane Bazouin.

Aurore se lance à cœur perdu dans cette aventure et veut croire à une sorte de coup de foudre amical : « *Je regrette vivement ma chère Zoé, d'être restée si peu de temps près de vous. Je me sentais toute portée à vous aimer. J'avais à Cauterets de charmantes amies, mais je ne sais si j'étais payée de retour, avec autant d'expansion de cœur, que j'en mettais à les aimer. D'ailleurs je n'ai pas trouvé chez elle autant d'indulgence pour mes folies que j'en aurais eu besoin dans ces moments de découragement de la vie, que vous me connaissez, puisque vous avez lu le plus sot petit ouvrage que j'aie jamais écrit. Il m'a fallu vraiment bien compter sur votre bonté à mon égard pour vous livrer ce recueil d'idées décousues et presque toujours absurdes. Mais j'ai été si peu gâtée depuis que je suis au monde ! Je n'ai jamais eu de mère, ni de sœur, pour sécher mes larmes. L'amitié compatissante que vous m'avez témoignée me faisait tant de bien !* » Le recueil dont elle parle est sans doute le *Voyage aux Pyrénées* dont elle donne quelques extraits dans *Histoire de ma vie* et qui contient quelques confidences sur ses chagrins intimes : « *Monsieur chasse avec passion. Il tue des chamois et des aigles. Il se lève à deux heures du matin et rentre à la nuit. Sa femme s'en plaint. Il n'a pas l'air de prévoir qu'un temps peut venir où elle s'en réjouira* » - « *Le mariage est le but suprême de l'amour. Quand l'amour n'y est plus ou n'y est pas, reste le sacrifice. – Très bien pour qui comprend le sacrifice. Cela suppose une dose de cœur et un degré d'intelligence qui ne courent pas les*

rues. Il y a au sacrifice des compensations que l'esprit vulgaire peut apprécier. L'approbation du monde, la douceur routinière de l'usage, une petite dévotion tranquille et sensée qui ne tient pas à s'exalter, ou bien de l'argent, c'est-à-dire des jouets, des chiffons, du luxe : que sais-je ? mille petites choses qui font oublier qu'on est privé de bonheur. Alors tout est bien apparemment, puisque le grand nombre est vulgaire, c'est une infériorité de jugement et de bon sens que de ne pas se contenter des goûts du vulgaire. Il n'y a peut-être pas de milieu entre la puissance des grandes âmes qui fait la sainteté, et le commode hébètement des petits esprits qui fait l'insensibilité. – Si fait, il y a un milieu : c'est le désespoir »

Mais Zoé n'en demandait pas tant ! Elles ne sont pas sur la même longueur d'ondes.

On voit bien qu'Aurore cherche désespérément une confidente, une mère capable de partager ses états d'âme, de pardonner ses dérapages, de comprendre ses exaltations. Et ce n'est ni les sœurs Bazoin, ni Zoé Leroy qui peuvent jouer ce rôle.

L'amitié de Zoé Leroy ne survivra pas à la fin de l'amour pour Aurélien.

Aurore va devenir George et trois amies vont se succéder dans son cœur et dans sa vie : Marie Dorval, Marie d'Agoult et Pauline Viardot.